

valent à une interdiction. L'Empereur lui-même y a trouvé des inconvéniens qui l'en ont éloigné : les voyageurs venaient employer auprès de nous les plus ardues sollicitations pour obtenir l'honneur de lui être nommés, et rien de plus commun que de lire, cinq mois après, dans les papiers anglais, les rapports les plus déplacés sous les noms mêmes de ceux qui nous avaient montré les expressions les plus vives, les formes les plus obséquieuses, la reconnaissance la plus exaltée. Une fois pour toutes, Monseigneur, ne croyez aucun de ces papiers, ni aucune de leurs plates absurdités. Quand ces anecdotes nous reviennent ici, elles sont la risée, l'indignation des Anglais qui nous entourent.

» Ils se plaignent que leurs lettres sont défigurées; ils nous démontrent qu'aucun d'eux n'aurait pu écrire ces choses, qu'elles ont dû être fabriquées à Londres, ou recueillies de la bouche des domestiques des voyageurs qui passent. Monseigneur, l'Empereur, votre auguste frère, est toujours lui; et nous, qui avons le bonheur de l'entourer, nous apprenons par expérience ce dont on doutait proverbiallement : qu'un grand

homme peut le demeurer, et croître encore aux yeux de ceux qui le voient à nu, et ne le quittent ni nuit ni jour.

» L'Empereur dort fort peu : il se couche de bonne heure; et comme il sait que je dors aussi très-difficilement, il me fait appeler souvent pour lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'il s'endorme. Il se réveille assez régulièrement sur les trois heures; on lui donne de la lumière, et il travaille jusqu'à six ou sept, qu'il se recouche pour essayer de dormir encore. A neuf heures on lui sert son déjeuner sur une petite table ronde ou espèce de guéridon près de son canapé. Il y fait appeler parfois l'un de nous; puis il lit, travaille ou sommeille durant la grande chaleur du jour; il nous dicte ensuite. Pendant long-temps il a eu l'habitude, vers les quatre heures, de faire une course en calèche, entouré de nous tous; mais il vient de s'en dégoûter comme du cheval. Au lieu de cela, il se promène jusqu'à ce que l'humidité le force de rentrer. S'il lui arrive de s'oublier au-delà de cinq heures, il est sûr d'être enrhumé du cerveau le soir, d'avoir une toux assez forte et de violens maux de dents. L'Empereur rentré, dicte encore jusque vers huit heures, où il

» passe au salon, et fait une partie d'échecs avant d'aller à table. Au dessert, les gens retirés, il nous lit lui-même quelques pièces de nos grands poètes, ou quelque autre ouvrage choisi.

» Tels sont les plus petits détails de la vie de l'Empereur : heureux si, dans l'isolement de l'univers, il lui était permis de jouir en paix, au milieu de nos soins pieux et tendres et dans l'entier oubli du monde, de quelques heures dérobées à ses peines ! Mais depuis l'arrivée du nouveau Gouverneur, il n'est pas de jour, d'heure, d'instant où il ne reçoive quelque nouvelle blessure : on dirait un aiguillon sans cesse occupé à réveiller les plaies dont un instant de sommeil aurait pu suspendre les douleurs.

» A notre arrivée dans la colonie, nous étions très-mal ; mais nous tombions de si haut, qu'eussions-nous été très-bien, nous n'aurions su encore que nous plaindre. Les Anglais généreux qui se trouvaient autour de nous, ceux qui passaient, jugeant la vérité de notre position, nous répétaient sans cesse, soit qu'ils voulussent nous consoler, soit qu'ils le prissent dans leur cœur : « Votre situation actuelle n'est que provisoire ; elle ne saurait durer de la sorte. La

» politique, à ce qu'on a cru, demandait  
» à s'assurer de vos personnes ; mais le  
» droit naturel, la générosité, l'honneur  
» veulent qu'on vous entoure de toutes  
» les indulgences possibles ; la partie  
» pénible est accomplie. Des vaisseaux  
» cernent la côte, des soldats bordent  
» le rivage, des signaux peuvent vous  
» tracer à chaque instant dans l'intérieur  
» de l'île. Toutes les précautions de sû-  
» reté sont complètes. A présent les me-  
» sures de douceur vont se développer.  
» On vous envoie un lieutenant-général  
» pour gouverneur. Il a passé sa vie sur  
» le continent, au quartier-général, ou  
» à la Cour des souverains : il y aura ap-  
» pris tout ce qu'on doit à Napoléon. Ce  
» choix doit vous dire assez : on aura voulu  
» un homme distingué, digne de sa haute  
» mission, d'une élévation d'âme, d'une  
» noblesse et d'une élégance de manières  
» propres à la délicatesse de sa situation.  
» Encore un peu de patience, et tout s'ar-  
» rangera bientôt au mieux possible... »

Il arriva enfin ce nouveau Messie .....  
Mais bon Dieu, Monseigneur ! le mot échappe : on n'avait envoyé qu'un gen-  
darme, un exécuteur. A sa voix tout a  
pris l'aspect et les formes les plus sinis-

tres. Les apparences d'égards, les formalités de bienséance ont disparu. Chaque jour depuis a été pour nous un jour d'aggravation de douleur et d'injure. Il a resserré nos limites, attenté à notre intérieure, interféré dans nos plus petits détails domestiques; il a interdit tout rapport avec les habitans, éloigné la communication des officiers de sa propre nation; il nous a entourés de fossés, ordonné des palissades, multiplié les soldats, encerclé des prisons dans des prisons; il nous a environnés de terreur et mis au secret. L'Empereur ne se voit plus que dans un donjon. Il ne sort plus de sa chambre. Le peu d'audience qu'il a accordées à cet officier ont été désagréables et pénibles. Il y a mis un terme, et est résolu de ne plus recevoir ce Gouverneur. « J'avais à me plaindre de l'amiral, a-t-il dit; mais du moins il avait un cœur; pour celui-ci, il n'a rien d'anglais, ce n'est qu'un mauvais sbire de Sicile. »

» Sir Hudson Lowe se rejette de tous ces griefs, il est vrai, sur les instructions de ses ministres. Si sir Hudson Lowe est exact, ses instructions sont barbares. Pour nous, nous pouvons affirmer qu'il les exécute barbarement.

» L'Empereur ne saurait survivre longtemps à de pareils traitemens. Toute la faculté le pense ainsi. Et que ne dira pas l'histoire! Sir Hudson Lowe ne disconvient pas que sa vie ne soit en danger; mais il répond froidement que ce sera sa faute, que c'est lui qui l'aura voulu. La dernière conversation de l'Empereur avec lui a été vive et remarquable. Ayant prétexté des communications importantes, l'Empereur s'en est laissé accoster dans sa promenade. C'était pour lui dire que les dépenses annuelles de l'établissement étant de vingt mille livres sterling, et le gouvernement n'en accordant que huit mille, il voulût bien lui remettre entre les mains les douze mille qui restaient de déficit. L'Empereur, choqué, l'a prié de vouloir bien lui épargner ces objets; et comme sir Hudson Lowe s'obtinait à vouloir les discuter, l'Empereur s'est emporté, et lui a dit: » De le délivrer de ces ignobles détails, » et de le laisser tranquille; qu'il ne lui demandait rien; que quand il aurait faim, il irait s'asseoir à la gamelle de ces braves (en montrant de la main le camp du 53<sup>e</sup>), lesquels ne repousseraient sûrement pas le plus vieux soldat

» de l'Europe. » Il en est résulté néanmoins que l'Empereur a été réduit à faire briser et vendre son argenterie pour fournir, mois à mois, à compléter le strict nécessaire; et vous auriez été touché, Monseigneur, de la douleur et des larmes des gens, à ce spectacle si éloigné de leurs idées.

» Vous, Monseigneur, qui connaissez l'abondance à laquelle l'Empereur était accoutumé, vous vous récrierez sans doute; mais vous savez aussi le véritable prix qu'il attachait à toutes ces choses. Il s'indigne, et ne se plaint pas. Toutefois, s'être saisi par la fraude de ce grand homme, l'avoir séquestré violemment de ses moyens et de ses ressources, avoir soigneusement stipulé, avec les autres intéressés, qu'on prenait sur soi toutes les charges, afin de demeurer seul maître de sa personne; et puis venir marchander avec lui sa propre existence, l'appeler en paiement de ses propres besoins: il y a dans tout cet ensemble quelque chose de si choquant, qu'on manque d'expression pour le qualifier.

» Tout est ici, du reste, d'un prix fou, bien que si mauvais. Je ne crois pas trop dire que de le porter à six ou sept fois

ce que vous le payez en Italie; d'où il devient facile d'évaluer les huit mille liv. sterl. que les ministres anglais y consacrent. Aussi je n'hésite pas à affirmer que nos propriétaires de province, de quinze à dix-huit cent francs de rente, sont mieux logés, mieux meublés, mieux nourris que ne l'est l'Empereur.

Avec la connaissance de nos maux, vous soupçonneriez peut-être, Monseigneur, qu'aigris par la douleur et les circonstances, nous sommes portés à nous plaindre toujours et de tout. Certes, nous serions excusables, peut-être. Toutefois, l'excès de nos maux ne nous a pas rendus assez injustes pour ne pas apercevoir et prendre de la reconnaissance pour l'intérêt et les attentions que nous ont témoignés quelques habitans et un bon nombre des officiers de la garnison. Nous avons distingué surtout la franchise des manières et la droiture de l'amiral Malcolm. Notre susceptibilité dans le malheur, et la délicatesse de sa situation officielle, nous ont seuls empêché de lui témoigner, ainsi qu'à lady Malcolm, dont nous honorons le caractère, toute la sympathie qu'ils nous inspiraient. Cet amiral ayant recueilli

dans la conversation de l'un de nous que nous étions sans ombrage, et que nous nous occupions de procurer à l'Empereur une tente où il pût passer quelques instans, il arriva qu'à quelques jours de là l'Empereur put déjeûner sous une tente spacieuse, soudainement élevée par les matelots et avec les voiles de la frégate. C'était une galanterie européenne à laquelle nous n'étions plus faits; nous avons dû y être sensibles. L'Empereur a joui et jouit encore de cette tente; mais non sans mélange. Combien de fois, à l'approche d'un ennemi importun, il y a interrompu sa conversation et ses dictées, en s'écriant : « Rentrons dans nos tanières; » on m'envie l'air que je respire. »

« Tout, jusqu'au plus petit détail, trahit le caractère et les dispositions personnelles de notre gardien. Il nous permet le papier-nouvelle qui nous maltraite davantage, et nous interdira celui qui s'exprime avec moins d'inimitié. Il retiendra les ouvrages qui nous seront favorables, comme n'étant pas venus par le canal des ministres, et s'empresse de nous envoyer de sa bibliothèque des libelles contre nous.

« Mais c'est surtout à ce que *sa propre et seule vérité* parvienne en Europe, que sir Hudson Lowe donne sa plus grande attention. Toutes ses inquiétudes et sa jalousie sont tournées à ce que rien de la nôtre ne puisse pas percer au dehors. Il éloigne de nous les voyageurs; il nous fait un crime de propager nos détails, de chercher à les faire connaître. Il m'a fait dire dernièrement que si je continuais à écrire à mes amis en Europe sur mon ton habituel, il m'ôte-rait d'auprès de l'Empereur, et me renverrait de Sainte-Hélène. J'écrivais la vérité, je ne pouvais écrire que nous étions heureux et bien traités. Sir Hudson Lowe se défierait-il de ses ministres, qui lisent mes lettres après lui? Car autrement ils peuvent, au besoin, les supprimer à leur gré, après s'en être éclairés, s'ils en ont le désir. Quoi qu'il en soit, je ne me le suis pas fait dire deux fois : je n'écrirai plus à ma famille; me voilà mort pour elle. Cette présente relation même, Monseigneur, vous était destinée par les propres mains du Gouverneur : je suis réduit à attendre désormais une occasion clandestine. Vous y gagnerez; car vraisemblablement mon

écrit ne vous fût pas parvenu. Quant à cette occasion clandestine, elle se trouvera sans doute tôt ou tard; quelque voyageur généreux, ami de la vérité, se chargera de ce papier étranger aux affaires politiques, mais important à l'honneur de son pays; et il croira n'avoir rempli que le devoir d'un honnête homme et d'un bon citoyen.

» Sir H. Lowe outre sans cesse tout ce qui nous regarde, et tout ce qui nous concerne. On a voulu s'assurer de nos personnes; il pense qu'il faut nous mettre au cachot. On a voulu nous isoler du monde politique; il se croit tenu de nous enterrer tout vivans. On a pensé à surveiller notre correspondance contre toute trame ou complot; il n'y voit que de nous faire oublier tout à fait et d'annihiler notre existence. Si telles sont ses instructions secrètes, les ministres s'éloignent de leur propre parole au parlement; ils s'éloignent de l'opinion de leur pays, des vœux de tout ce qu'il y a de généreux en Europe, quelle que soit d'ailleurs la différence d'opinions. Ils chargent leur administration d'un odieux inutile; la vérité sera connue, et l'on s'indignera, se demandant qu'ont à faire

de pareils traitemens avec la sûreté du prisonnier. D'un autre côté, si tout cela n'était qu'un excès de zèle dans sir Hudson Lowe, cet excès de zèle condamne son cœur, avilit son caractère, déshonore sa mémoire.

» Quoi qu'il en soit, nous gémissons ici, en dépit du sens et des expressions de la législature anglaise, sous la tyrannie et l'arbitraire d'un seul homme; d'un homme qui, depuis vingt ans, n'a eu d'autre occupation, que d'enrégimenter et régir les malfaiteurs et transfuges de l'Italie; d'un homme qui ne reconnaît point de limites à ses craintes ni à ses précautions, tant son cœur est endurci et son imagination effrayée. Cette affreuse situation est la funeste conséquence de nous trouver ainsi, au bout de la terre, dans les déserts de l'Océan. Combien de temps encore doit durer notre supplice? Quand la vérité se frayera-t-elle un passage jusqu'au peuple d'Angleterre? Quand son indignation viendra-t-elle à bout de redresser des excès qui le flétrissent? Devons-nous périr sans secours sur notre affreux rocher? Nous causons de grandes dépenses à la métropole, et nous ruinons cette misérable colonie.

Elle maudit notre séjour, comme nous maudissons son existence. Et puis, à quoi bon tout cela? L'Empereur disait assez gaîment, il y a peu de jours: « Bien-tôt nous ne vaudrons pas l'argent que nous coûtons, ni les soins que l'on se donne. » Et pourquoi les ministres ne nous rappelleraient-ils pas? Notre retour prouverait leur force, et fixerait leur caractère. On pourrait croire alors que notre exil passager aurait été la nécessité de la politique, et non l'ouvrage de la haine. Ils obtiendraient une grande économie, et se créeraient une véritable gloire. L'Empereur en est encore et demeure à jamais dans les mêmes intentions et les mêmes vœux que lorsqu'il vint librement et de bonne foi à bord du *Bellerophon*. Sa carrière politique est terminée. Le repos, sous la protection des lois positives, est tout ce qu'il demande, tout ce qu'il veut. Le dépérissement de sa santé, les infirmités naissantes, le nombre de ses années, le dégoût des choses humaines, peut-être celui des hommes, le lui rendent plus désirable, plus nécessaire que jamais.

Quant à nous qui sommes autour de lui, quelque inique que demeurât notre

captivité, il n'est plus aujourd'hui de cachot sur le sol de l'Angleterre qui ne fût un bienfait pour nous. Nous serions sous la main d'un pouvoir protecteur, nous échapperions à l'arbitraire d'un agent subalterne, nous respirerions l'atmosphère européen; et si nous venions à succomber, nos ossemens reposeraient en terre chrétienne.

Il y a quelques mois que les commissaires des pouvoirs alliés sont débarqués dans la colonie. Sir Hudson Lowe leur a signifié que leur mission y était purement passive; qu'ils n'avaient ni autorité ni *interférence* sur ce qui s'y passait à notre égard. Après quoi, il a envoyé à Longwood le traité du deux août, et requis l'admission de ces commissaires. L'Empereur les a refusés dans leur capacité politique; mais n'a montré aucune objection à les voir comme simples individus. Il a fait faire à sir Hudson Lowe, par M. de Montholon, une réponse officielle, foudroyante de logique et sublime de pensées. J'espère qu'avec le temps elle vous parviendra, en dépit de tous les efforts de sir Hudson Lowe pour la tenir secrète. Il serait difficile de vous peindre son inquiétude à cet

égard; elle m'a déjà valu des reproches personnels.

» Monseigneur, l'Empereur parle bien souvent de vous tous. Il a des portraits de la plupart, autour de lui, dans sa chambre. Son petit réduit est devenu un sanctuaire de famille. Il a reçu votre lettre, celle de Madame, du cardinal Fesch et de la princesse Pauline. Il lui en a coûté beaucoup d'imaginer que vos expressions de tendresse avaient subi l'inspection de toute la filière des agens qui nous surveillent. Il désire qu'on ne lui écrive plus à ce prix. Il a voulu, de son côté, écrire aux siens par l'intermédiaire du Prince-Régent; mais on lui a dit ici qu'on n'expédierait pas sa lettre, si elle n'était ouverte, ou qu'on en briserait le sceau. Il s'est abstenu, et nous, nous avons souri de voir que l'outrage qu'on prétendait lui faire, se perdait dans celui dont on menaçait le Prince-Régent.

» Pour nous, Monseigneur, qui sommes autour de l'Empereur, je vous ai beaucoup parlé de nos peines; mais nous n'en connaissons plus à côté du bonheur de pouvoir lui témoigner notre dévouement. Nous ne souffrons qu'en

lui. Nos privations, nos tourmens personnels deviennent et sont pour nous les mérites et la joie des martyrs. Nous vivons à jamais dans les cœurs généreux. Des milliers envient notre situation sans doute! Nous en sommes fiers, elle nous rend heureux.

» Daignez agréer l'hommage, etc.

» Signé : le comte de LAS CASES. »

Lundi 16.

Mes vives inquiétudes. — Lettre de l'Empereur, vrai bonheur.

Plus de vingt jours s'étaient écoulés, et rien n'annonçait encore aucun changement à notre affreuse situation. La santé de mon fils continuait à présenter les symptômes les plus alarmans. La mienne dépérissait visiblement par mes peines et mes inquiétudes. Notre réclusion était si sévère, que nous n'avions point encore appris un seul mot de Longwood; j'ignorais tout à fait comment y avait été interprétée ma malheureuse affaire, j'avais appris seulement que l'Empereur n'était pas sorti de sa chambre durant ces quinze ou dix-huit jours, qu'il y avait presque toujours mangé seul. Tout ce que ces circonstances durent me faire éprou-

ver ! Evidemment l'Empereur avait été affecté, mais dans quel sens ? Ce doute, le dirai-je, était en moi un véritable tourment qui me rongea dans tous les instans depuis que j'avais quitté Longwood ; car l'Empereur ignorait tout à fait la cause qui avait amené mon enlèvement : la fatalité l'avait fait ainsi. Qu'aurait-il pensé en entendant parler de mes lettres clandestines ? Quelles auraient été ses opinions, quel motif assignerait-il à ma dissimulation vis-à-vis de lui, moi qui d'habitude n'aurais pas fait un pas, ni hasardé une parole sans lui en faire part ? Je rapprochais ces torts, que je m'exagérais encore, de la bonté touchante de ses derniers momens. Quelques minutes avant d'en être arraché, il était avec moi plus gai, semblait mieux disposé encore que de coutume, et quelques instans plus tard il avait pu être amené à trouver quelque chose d'inexplicable dans ma conduite. Il s'était élevé peut-être en lui l'apparence ou le droit du reproche et des doutes. Cette idée m'affligeait plus que je ne pourrais le rendre, elle prenait visiblement sur ma santé. Heureusement le Gouverneur vint lui-même me rendre

à la vie. Il s'est présenté aujourd'hui vers la fin du jour. Il paraissait fort préoccupé de ce qu'il avait à me dire, et après un long préambule, auquel il m'était difficile de rien deviner, il a fini par m'apprendre qu'il avait dans ses mains une lettre que ma situation lui donnait le droit de me soustraire ; mais qu'il savait combien la main qui l'avait écrite m'était chère, quel prix j'attachais aux sentimens qu'elle m'exprimait ; qu'il allait donc me la montrer, malgré toutes les raisons personnelles qu'il aurait de ne pas le faire. C'était une lettre de l'Empereur. Mes larmes coulèrent, elle était si touchante !... Eussé-je souffert pour lui mille morts, j'étais payé !

Quelque mal que nous ait fait sir Hudson Lowe, et quels qu'aient été ses motifs en cet instant, je lui dois une véritable reconnaissance pour le bonheur qu'il me donna ; et quand je m'y arrête, je suis tenté de me reprocher bien des détails, certaines imputations ; mais je le devais à la vérité et à de hautes considérations. Je me montrais si ému, qu'il sembla y devenir sensible ; et lui ayant demandé de me laisser prendre copie de ce qui m'était strictement personnel, il

y consentit. Mon fils le transcrivit à la hâte, tant nous redoutions qu'il ne se ravisât; et quand il fut parti, nous le recopiâmes de plusieurs manières et en plusieurs endroits; nous l'apprîmes par cœur, tant nous craignons que les réflexions de la nuit ne portassent sir Hudson Lowe à se repentir. En effet, quand il reparut le lendemain, il m'exprima des regrets à cet égard, et je ne balançai pas à lui offrir de rendre la copie, l'assurant que ma reconnaissance n'en serait pas diminuée; nous nous étions ménagé les moyens d'être facilement généreux. Soit qu'il le jugeât ainsi, soit continuation de procédés de sa part, il n'en fit rien. Voici cette lettre dont l'original fut retenu par lui, auquel il me promit sur sa parole de faire suivre les mêmes destinées que le reste de mes papiers, et que néanmoins j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir lorsque le Gouvernement anglais, après la mort de Napoléon, n'a pas cru pouvoir se dispenser de me restituer mon Journal. Je vais transcrire ici les seules portions de la lettre que sir Hudson Lowe me permit de copier alors, et telles qu'elles ont été rendues publiques à mon arrivée en

Europe; ce qu'il retint est ici mis en note au bas des pages: leur ensemble reproduira tout l'original.

« Mon cher comte de Las Cases,  
 » mon cœur sent vivement ce que vous  
 » éprouvez; arraché, il y a quinze jours,  
 » d'auprès de moi, vous êtes enfermé,  
 » depuis cette époque, au secret, sans  
 » que j'aie pu recevoir ni vous donner  
 » aucunes nouvelles; sans que vous ayiez  
 » communiqué avec qui que ce soit,  
 » Français ou Anglais; privé même d'un  
 » domestique de votre choix.

» Votre conduite à Sainte-Hélène a  
 » été, comme votre vie, honorable et  
 » sans reproche: j'aime à vous le dire.

» Votre lettre à une de vos amies de  
 » Londres n'a rien de répréhensible,  
 » vous y épanchez votre cœur dans le  
 » sein de l'amitié.

(Manquait ici une moitié de la lettre. \*)

» Votre société m'était nécessaire.

---

\* « Cette lettre est pareille à huit ou dix  
 » autres que vous avez écrites à la même per-  
 » sonne, et que vous avez envoyées décachetées.  
 » Le commandant de ce pays ayant eu l'indéli-  
 » catesse d'épier les expressions que vous con-  
 » fiez à l'amitié, vous en a fait des reproches

» Seul, vous lisez, vous parlez et enten-  
 » dez l'anglais. Combien vous avez passé  
 » de nuits pendant mes maladies ! Cepen-

» dernièrement ; vous a menacé de vous ren-  
 » voyer de l'île, si vos lettres contenaient da-  
 » vantage des plaintes contre lui. Il a par là  
 » violé le premier devoir de sa place, le pre-  
 » mier article de ses instructions et le premier  
 » sentiment de l'honneur ; il vous a ainsi auto-  
 » risé à chercher les moyens de faire arriver  
 » vos épanchemens dans le sein de vos amis,  
 » et de leur faire connaître la conduite coupable  
 » de ce commandant. Mais vous avez été bien  
 » simple, votre confiance a été bien facile à  
 » surprendre!!!

» On attendait un prétexte de se saisir de vos  
 » papiers ; mais votre lettre à votre amie de  
 » Londres n'a pu autoriser une descente de  
 » police chez vous, puisqu'elle ne contient au-  
 » cune trame ni aucun mystère, qu'elle n'est  
 » que l'expression d'un cœur noble et franc. La  
 » conduite illégale, précipitée qu'on a tenue à  
 » cette occasion porte le cachet d'une haine  
 » personnelle bien basse.

» Dans les pays les moins civilisés, les exilés,  
 » les prisonniers, même les criminels sont sous  
 » la protection des lois et des magistrats ; ceux  
 » qui sont préposés à leur garde ont des chefs  
 » dans l'ordre administratif et judiciaire, qui  
 » les surveillent. Sur ce rocher, l'homme qui  
 » fait les réglemens les plus absurdes, les exécute  
 » avec violence, et transgresse toutes les

» dant, je vous engage, et au besoin  
 » vous ordonne de requérir le comman-  
 » dant de ce pays de vous renvoyer sur

» lois : personne ne contient les écarts de ses  
 » passions.

» Le Prince-Régent ne pourra jamais être  
 » instruit de la conduite que l'on tient en son  
 » nom : on s'est refusé à lui faire passer mes  
 » lettres ; on a renvoyé, avec emportement,  
 » les plaintes qu'adressaient le comte Montho-  
 » lon ; et depuis on a fait connaître au comte  
 » Bertrand qu'on ne recevrait aucunes lettres,  
 » si elles étaient libellées comme elles l'avaient  
 » été jusqu'à cette heure.

» On environne Longwood d'un mystère  
 » qu'on voudrait rendre impénétrable, pour  
 » cacher une conduite criminelle, et qui laisse  
 » soupçonner de plus criminelles intentions!!!

» Par des bruits répandus avec astuce, on  
 » voudrait donner le change aux officiers, aux  
 » voyageurs, aux habitans, et même aux agens  
 » que l'on dit que l'Autriche et la Russie entre-  
 » tiennent en ce pays. Sans doute que l'on  
 » trompe de même le gouvernement anglais  
 » par des récits adroits et mensongers.

» On a saisi vos papiers, parmi lesquels on  
 » savait qu'il y en avait qui m'appartenaient,  
 » sans aucune formalité, à côté de ma chambre,  
 » avec un éclat et une joie féroce. J'en fus pré-  
 » venu peu de momens après ; je mis la tête  
 » à la fenêtre, et je vis qu'on vous enlevait.  
 » Un nombreux état-major caracolait autour

» le continent : il ne peut point s'y re-  
 » fuser, puisqu'il n'a action sur vous que  
 » par l'acte volontaire que vous avez  
 » signé. Ce sera pour moi une grande  
 » consolation que de vous savoir en che-  
 » min pour de plus fortunés pays.

» Arrivé en Europe, soit que vous  
 » alliez en Angleterre ou que vous re-  
 » tourniez dans la patrie, oubliez le sou-  
 » venir des maux qu'on vous a fait souf-  
 » frir; vantez-vous de la fidélité que vous  
 » m'avez montrée, et de toute l'affection  
 » que je vous porte.

» Si vous voyez un jour ma femme et  
 » mon fils, embrassez-les; depuis deux  
 » ans je n'en ai aucunes nouvelles di-  
 » rectes ni indirectes.

(Manquait ici trois ou quatre lignes.\*)

» Toutefois consolez-vous et consolez

» de la maison; il me parut voir des habitans  
 » de la mer du Sud danser autour du prison-  
 » nier qu'ils allaient dévorer. »

\* « Il y a dans ce pays, depuis six mois,  
 » un botaniste allemand qui les a vus dans le  
 » jardin de Schenbrun, quelques mois avant  
 » son départ. Les barbares ont empêché soi-  
 » gneusement qu'il ne vint me donner de leurs  
 » nouvelles! »

» mes amis. Mon corps se trouve, il est  
 » vrai, au pouvoir de la haine de mes  
 » ennemis : ils n'oublient rien de ce qui  
 » peut assouvir leur vengeance : ils me  
 » tuent à coups d'épingle; mais la Pro-  
 » vidence est trop juste pour qu'elle per-  
 » mette que cela se prolonge long-temps  
 » encore. L'insalubrité de ce climat dé-  
 » vorant, le manque de tout ce qui en-  
 » tretient la vie, mettront, je le sens,  
 » un terme prompt à cette existence,

(Manquait ici quatre ou cinq lignes.\*)

» Comme tout porte à penser qu'on  
 » ne vous permettra pas de venir me  
 » voir avant votre départ, recevez mes  
 » embrassemens, l'assurance de mon es-  
 » time et de mon amitié; soyez heu-  
 » reux! »

*Votre dévoué : NAPOLEON.*

Longwood, le 11 décembre 1816.

\* « dont les derniers momens seront un  
 » acte d'opprobre pour le caractère anglais; et  
 » l'Europe signalera un jour avec horreur cet  
 » homme astucieux et méchant : les vrais  
 » Anglais le désavoueront pour Breton. »